

LE IEV

DES

ESCHECZ

TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS DU POËME LATIN
DE VIDA

DE LUDO SCACCHORUM

PAR VASQUIN PHILIEUL

RÉIMPRIMÉ SUR LE SEUL EXEMPLAIRE CONNU,
EXISTANT AUJOURD'HUI A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL,
A PARIS,
ET PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR M. P. L.

PARIS
AU CAFÉ DE LA RÉGENCE
CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR
QUAI DES AUGUSTINS, 25

1862



LE IEV

DES

ESCHECZ

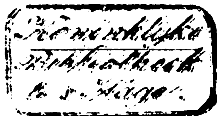
TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS DU POËME LATIN
DE VIDA

DE LUDO SCACCHORUM

PAR VASQUIN PHILIEUL

RÉIMPRIMÉ SUR LE SEUL EXEMPLAIRE CONNU,
EXISTANT AUJOURD'HUI A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL,
A PARIS,
ET PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR M. P. L.



PARIS
AU CAFÉ DE LA RÉGENCE
ET CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR
QUAI DES AUGUSTINS, 25

—

1862

Tiré à cent quinze exemplaires numérotés.
plus deux sur peau vélin.

N° 38

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

AVANT-PROPOS

Ce petit livre est une de ces innombrables impressions du seizième siècle, qui ont disparu sans laisser d'autre trace qu'une simple indication, souvent erronée et toujours incomplète, dans les ouvrages de bibliographie.

Nous l'avons cherché inutilement dans les catalogues des plus riches et des plus curieuses bibliothèques, et notre oracle, notre guide, le *Manuel du libraire*, dans son avant-dernière édition, a passé sous silence le nom de Vasquin Philieul, qui est certainement l'auteur de ce poëme rarissime sur le jeu des échecs.

Il paraît que les bibliographes du dix-huitième siècle, qui en font mention, n'avaient pas même eu

la chance de le voir, puisqu'ils ne savaient pas bien si c'était ou non une traduction du poëme latin de Vida, ainsi que le fameux poëme de Louis des Masures, Tournisien : *Guerre cruelle entre le Roy blanc et le Roy maure* (Paris, Vincent Sertenas, 1556, in-4); car l'abbé Goujet le signale seulement, en ces termes, dans sa *Bibliothèque françoise* (t. VII, p. 99) :

« Du Verdier, dans sa *Bibliothèque*, dit que Vasquin Philieul, de Carpentras, a traduit en vers le poëme des Échecs (de Vida) et que cette traduction a été imprimée à Paris in-4, mais sans marquer le temps de l'impression. La Croix du Maine parle de ce poëme des Échecs, *composé* par Philieul et imprimé en caractères françois, l'an 1559, à Paris, sans désigner si c'est ou non une traduction de Vida. N'ayant pu trouver cet ouvrage, je ne puis vous le faire mieux connoître. »

L'annotateur de la *Bibliothèque françoise* de La Croix du Maine, Rigoley de Juvigny, n'était pas mieux instruit que l'abbé Goujet, lorsqu'il disait dans une note de son édition publiée en 1772 : « La Croix du Maine auroit dû nous apprendre de quel auteur il (Vasquin Philieul) a traduit le poëme du Jeu des échecs, si c'est de Vida ou d'un autre. » Rigoley de Juvigny n'avait pas remarqué que Du

Verdier, en deux endroits différents de sa *Bibliothèque françoise* (à l'article de Vasquin Philieul et à l'article de Louis des Masures), dit positivement que le poëme du Jeu des échecs est une traduction du poëme latin de Vida.

Cette traduction aurait paru d'abord à Paris, suivant Du Verdier, qui cite une édition que nous ne connaissons pas : « Il a mis aussi en rime françoise, dit-il, le Jeu des échecs, décrit en vers latins par Hiérome Vida, Crémonnois, imprimé à Paris, in-4. » La seule édition, dont l'existence soit bien constatée, puisque la bibliothèque de l'Arsenal en possède un exemplaire (n° 14637 du catalogue La Vallière-Nyon), a été indiquée par La Croix du Maine, qui dit, à l'article de Vasquin Philieul : « Il a écrit et composé en vers françois le Jeu des échecs, imprimé à Paris, chez Philippe Danfrie et Robert Breton, l'an 1559, de caractères françois. »

Le nom de l'auteur n'est pas sur le titre de cette édition, qui serait la seconde, si la note bibliographique de Du Verdier est exacte; mais le *distichon* de Jean Gryphe, jurisconsulte, en l'honneur de Vasquin, ne nous laisse pas de doute à l'égard d'une attribution littéraire que confirment amplement les témoignages de La Croix du Maine et de

Du Verdier. La dédicace à François d'Agoult (l'imprimé porte *de Gaout*, ce qui doit être une faute d'impression) ne nous donne aucun détail sur l'auteur, mais nous y voyons que ce seigneur de Sault avait *autrefois* enseigné à Vida lui-même le jeu des échecs, que ce *grand Crémonnois* a chanté pour rendre hommage à son maître.

Aucune biographie n'ayant accordé à notre poëte amateur du jeu des échecs une notice de quelques lignes, nous croyons devoir réparer cette omission le plus succinctement possible.

Suivant La Croix du Maine, il se nommait Vasquin Phileul ou Philieul, et il était docteur en droit; Du Verdier le fait, en outre, chanoine de Notre-Dame des Doms. Né à Carpentras, il a dû successivement résider à Avignon, à Paris, à Alais (Gard), et à Lyon, de 1548 à 1565 : « Il florissoit à Lyon l'an 1561, disait La Croix du Maine en 1584 : Je ne scay s'il est encore vivant. » Son premier ouvrage parut à Avignon, chez Barthélemi Bonhomme, sous ce titre, que Du Verdier a recueilli, sans nous donner la date de l'édition in-8 : *Œuvres vulgaires de François Petrarque, contenant quatre livres de madame Laure d'Avignon, sa maistresse, en sonnets et chants, et les Triomphes d'Amour, de Chasteté, de Mort, de Renom-*

mée, du Tems et de la Divinité. Cette traduction en vers français des poésies de Pétrarque fut réimprimée à Paris, par Jacques Gazeau, en 1548, sous un titre différent : *Laure d'Avignon, au nom et adveu de Catherine de Medicis, royne de France, extraict du poëte florentin Françoys Petrarque, et mis en françois*, in-16, de 119 ff., caractères italiques. La Croix du Maine suppose une troisième édition, imprimée à Lyon, en 1555, par Barthélemy Bonhomme.

Un sonnet de Jehan Charrier [1], qui termine le volume, semble annoncer que le recueil avait été publié par les soins de ce personnage, ami de l'auteur, et ses éloges protestent d'avance contre les critiques de Du Verdier, qui déclare, en passant, que les vers de Philieul sont *rudes et mal rendus*.

L'abbé Goujet, dans sa *Bibliothèque françoise* (t. VII, p. 330), confirme le jugement rigoureux de Du Verdier : « Mais, ajoute-t-il, je crois que l'affection de ce bibliothécaire pour Jérôme d'Avost, son ami (qui a traduit également en vers les sonnets de Pétrarque), avoit encore plus de part dans cette décision, que l'amour de la vé-

[1] Jean Charrier, natif d'Apt, avocat général du roi au parlement de Provence, a traduit différents ouvrages, du grec, du latin et de l'italien. Voyez son article dans la *Bibliothèque françoise*, de Du Verdier.

rité. » Rigoley de Juvigny, dans ses notes sur La Croix du Maine, ne partage pas l'opinion de l'abbé Goujet à l'égard de Philieul : « C'étoit moins le talent que l'usage du monde, qui lui manquoit, dit-il, car on trouve quelques morceaux de sa traduction fort heureusement tournés. »

« Cet auteur, né à Carpentras, dit l'abbé Goujet (*Bibliothèque françoise*, t. VII, p. 329), avoit toujours vécu loin du centre de la politesse et du bon goût. Aussi, ne se loue-t-il pas plus qu'il ne doit, lorsqu'il dit dans son épître dédicatoire à la reine Catherine de Médicis, à qui il adresse sa traduction en vers des sonnets, chansons et triomphes de Pétrarque, qu'il n'avoit

Ni digne engin, ni pouuoir, ni science. »

Voici le commencement de cette épître :

De tout mon cœur, Royne, qui n'as esgale,
Prix et appuy de la fleur lisliale,
I'ay tousiours eu espoir et volunté
M'offrir deuant ta haulte maiesté,
Pour veoir si point, quand le ciel le voudroit,
Seaurois par moy la servir quelque endroit.

Nous ignorons si ce fut cette épître qui valut au

poëte, traducteur de Pétrarque, un canonicat à Notre-Dame des Doms. Quoi qu'il en soit, c'est à Alais ou plutôt à Auson, près des bords du Gard, qu'il rima sa traduction, comme l'indiquent ces derniers vers du *Jeu des échecs* :

Voyla le tout que, faché d'vn hasard,
J'en sceus chanter, gardant nostre maison,
Au bruit de l'eau transuersant sur l'Auson.

Il possédait donc une maison dans cette petite localité, où les habitants du pays vont encore prendre les eaux d'une fontaine thermale, qui était dès lors renommée. On peut supposer que les malades, qui prenaient ces eaux (*Or maintenant que Mars plus ne nous fasche*, disait Vasquin Philieul) se récréaient à jouer aux échecs, et que le vieux seigneur de Sault, qui devait être un des premiers joueurs de son temps, se plaisait à leur donner des leçons, suivant les préceptes de Vida, que Philieul traduisit à sa requête. Il y aurait donc, à en croire Du Verdier, une première édition in-4, faite à Paris, de la traduction rimée de Philieul, mais nous n'avons trouvé que l'édition de 1559, in-8 oblong en caractères de civilité.

Vasquin Philieul traduisit ensuite de l'italien de Paolo Jovio, les *Dialogues des devises d'armes et*

d'amours, avec les devises heroïques et morales de Gabriel Simeon (Lyon, Guillaume Rouville, 1561, in-4, avec fig.). Il traduisit encore, du latin de Christophe de Mandric, docteur en théologie, de la compagnie de Jésus, un *Traité de souvent recevoir le Saint-Sacrement de l'Eucharistie*, imprimé à Avignon, par Pierre Roux, en 1565, et réimprimé depuis à Paris, par Thomas Brumen, sous le titre de *Traicté de la fréquente communion*. Du Verdier ne nous en dit pas davantage sur notre chanoine, qui avait appris du *très-magnanime et très-puissant seigneur* François d'Agoult la science du jeu de Palamède, et qui se livrait, sans doute dans ses vieux jours, à cet honnête passe-temps, qu'il a décrit en vers *rudes* et surtout obscurs, sous les auspices du nom de ce fameux joueur d'échecs.

P. L.

LE IEV

DES

ESCHECZ

A PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE PHILIPPE DANFRIE
ET RICHARD BRETON
RVE SAINT-IACQVES, A L'ESCREVISSE

1559

AVEC PRIVILÈGE DV ROY.

JOAN. GRYPHII IVRISCONS. DISTICHON.

Vasquinus meruit longos ut viuat in annos,
Quem Pallas tenero fouit amica sinu.

A TRÈS MAGNANIME ET TRÈS PVISSANT SEIGNEVR

MONSEIGNEVR FRANÇOYS DE GAOVT

SEIGNEVR DE SAVLT

HONNEVR ET FÉLICITÉ

Je ioue icy la guerre mémorable,
Qu'on jugeroit à peu pres veritable,
Des Roys de Bouys et de leurs bandes sainctes,
Comment deux camps s'entredonnent attainctes :
Dont blanches l'vn, l'autre ha rouges ses armes.

Muses, à coup, chantez leurs grandz allarmes,
Car de ce jeu souuenir vous deués :
Veu qu'autresfois enseigné vous l'aués
En Italie au grand Cremonnois Vide,
Pour honorer vostre sœur Echequide.

O monseigneur de Sault, dont les merites
Sont trop plus grandz que le monde où habites,
A qui doit-il estre ce jeu voué
Fors qu'à toy seul? Qui si bien l'as joué

Sur ton printemps, qu'il pleut et feit paroistre
Ton grand esprit au roy Henry ton maistre.
Dont puis apres, quand tu fus plus meur d'aage,
Tu monstras bien en l'Escossois passage,
Et en tout autre effort que tu as faict,
Combien tu es guerrier preux et parfaict.
Si bien qu'en tous combas chascun estime
Sault tres-vaillant, prudent et magnanime.
Or maintenant que Mars plus ne nous fasche,
Au moins un peu prens repos et relasche,
Pour daigner veoir l'honneste passe-temps,
Qu'en ton hault nom descrire ie pretens.

Un iour estoit Jupiter allé voir
L'Étiopie et Memnon le Roy noir,
Ou de luy faire honneur, feste, et grand chere
S'essaya fort l'Ocean son compere,
Qui conuié l'auoit au mariage,
Qu'il faisoit lors auec Terre la sage.
Là assistoient toutes les courts des Dieux,
Là retentir des sons melodieux
Eussiez oüy les maritimes places.

Doncques apres disner qu'on eust dit graces,
Tout resiouy se trouua Jupiter :
Et fit sur table vn Tablier apporter,
Painct par bel art et engin dedalique,
Qui conuenoit à ce jeu magnifique,
Car de tout quarre huit quarreaux il auoit,
Rouges et blancs, que l'vn l'autre suiuoit :
Tant qu'ilz estoient en tout soixante-quatre
Quarreaux esgaux propres lieux pour combatre.
Puis appella Phebus aux cheueux longs,
Et le neueu d'Atlas, qu'aux courts talons
Mais conceut par vn coup desrobé.

Ces deux estoient loing de leur temps courbé,
Frais, jeunes, beaux, sans barbe, et en fleur d'aage.
Mercure encor' n'auoit onc eu l'vsage
De se sçauoir aux piedz vestir des alles,
Encor' n'auoit Phebus conduit les belles
Roues du char du soleil par le ciel :
Ains d'vn carquois estoit riche et sans fiel,
A ces deux cy Jupiter donna charge
Se chamailler et de long et de large.
Lors Ocean commanda aux humides
Tritons marins, et nymphes nereides
Que disposer vinsent par les quarreaux
Ces Bouys ouurez, et les champions beaux,
Rouges et blancz, et differens d'vsage,
Et de pouuoir d'habit et de corsage,
Gent roide et braue, au tour faicte et forgée.

Or est desia la brigade rengée,
Front contre front instruicte, et camp ouuert.
Chacun pour soy ha choisy comme expert
Son rang et lieu, pour dedans se tenir,
Et pour au choc aller et reuenir.
Les deux grands Roys premièrement sont mis
Chacun au hault de deux camps ennemis,
L'un droit à l'autre à la derniere ligne,
Dans le quarreau quatriesme. Mais pour signe
Qu'à chercher guerre vn Roy prompt ne doit estre,
De six quarreaux ilz se sont voulus mettre
Loing l'vn de l'autre, et de là veoir qui bouge
Le rouge en blanc, et le blanc est en rouge :
Ayant chacun pres soy sa Royne aymée,
L'un à main dextre, et l'autre à gauche armée.
Et sont icy ces dames en leurs thrones
De front aussi comme deux amazones.
La blanche en blanc, la rouge en rouge est mise :
Chacune tient le lieu de sa deuise.
Puis aux deux Roys et Roynes toutes deux

Sont çà et là leurs folz au costé d'eux.
Deux rouges Folz et deux blancz sont icy
Pour resiouir et pour combatre aussy,
N'aymant rien plus qu'eau beniste de court.
Deux Cheualiers apres vestus de court
Ha chacun host, auec crestes dorées,
Pennaches grands, cazaques bigarrées,
Fortz et luisans, qui à l'assault s'apprestent.
Puis les deux Rocz de chacun costé mettent
Bornes au camp, comme grands platesformes.
Puis d'vn costé et d'autre vont conformes
A leur liurée huit gens de pieds qu'il fault
Au premier reng, pour commencer l'assault.

Voyla comment sont les deux camps rengés
L'vn contre l'autre, et bien encouragés.
Ne plus ne moins que quand la blanche croix
Dessus la rouge aspire à donner loix :
Ou que la rouge auec vouloir contraire
Par le Piedmont veult la blanche deffaire.
Dont plus grand bien sera vn jour les voir
D'vn bon accord bander tout leur pouuoir,
Pour le gros chien chasser de leur maison.

Or estoit donc Phebus en oraison
Deuant les pieds de son pere : et le prie
De luy donner la blanche fanterie.
De l'autre part le supplie Mercure
Du peuple rouge auoir le soing et cure.
Ce qu'il octroye. Alors ces deux regens
Front contre front s'assirent diligens,
Et aiguisant à choquer tout leur cœur,
Jupiter mist grand guerdon au vainqueur.
Les autres Dieux grandz et petis attens
Tous à l'entour demeuroient, et contens
Garder la loy qu'entre eux on desia mise :

Que nul par voix ne par signe n'aduise
Les deux vaillans combatans de leurs coups.
Puis ont donné loy géneralle à tous
Les francz guerriers, qu'autrement bouger n'osent.

Premierement les deux Regens disposent
L'vn aprez l'autre à marcher qui leur semble.
Mais on ne peult enuoyer deux ensemble.
Les vns auant, les autres vont arrière :
Qui ca qui là frappe, puis prend quarrière.
Les autres n'ont nul regret de mourir,
Pour leur bon Roy, ains pere secourir.
Car qui vn coup ha vers vn lieu tiré,
De là ne doit estre auant retiré,
Que l'ennemy n'ait faict vn coup aussy.
Alors peult-il reculer sans soucy
(Fors de m'esprendre) ou fuir çà et là.
Mais bon soldat jamais ne recula.
Aussi ne font ces compaignons petis,
Quand d'vn lieu sont (peu de perte) sortis.
Or le dessaing de tous eux est de faire
Rendre le Roy de la bande contraire :
Ou pour le moins l'assaillir de si prez,
Que sans mourir bouger ne puisse aprez,
Et lors prend fin ce jeu plus qu'héroïque.
Mais si quelqu'vn des autres prend la picque
Pour reuancher le Roy : garde son bien,.
Car en bataille on ne regarde rien :
Ains tant qu'on peult on tue, pour pouuoir
Au Roy contraire oster vie et pouuoir.
Dont enraris de l'vne à l'autre bande
Sont tost les camps, pour l'occision grande.
L'vn faict defuncts, l'autre est esuertué
Pour tel trespas : puis qui tue est tué.
Mais le vainqueur est attenu se rendre
Au lieu du mort : et là vn coup attendre
De l'ennemy, s'il s'en vouloit venger.

Dont s'il eschappe, il peult tost desloger,
Sans tant songer qu'on luy ferme la porte.

Or tous ces gens ne marchent d'vne sorte
Au fier combat, ne donnent mesme assault.
Car les soldatz droict auant font vn sault
Tant seulement pour chacun coup : hors mis
Qu'au premier coup deux saultz leur sont permis,
Et quand de prez leur ennemys attrappent,
Aux flancz tout coy, et de costé les frappent.
Mais ces gros Rocz quand meuuent leurs combas,
D'vn chacun bout, çà et là, haut et bas, [triers:
Font maintz grandz maux comme horribles meur-
Vray est qu'ilz vont tousiours par droicts sentiers :
Non à costé : car les Folz larronneaux
Seulz vont courans à pointes de quarreaux
D'un bout en autre en grand haste et audace.
Mais qui d'entr'eux ha prins la blanche place,
Ou rouge vn coup, changer plus ne la peult :
Là va le fol et court droict tant qu'il veult.
Le Cheualier auec sa teste haute
Ne court pas droict : ains à trauers sursaute,
Faisant en l'air contours comme vn croissant :
Rue et hennit, frein n'ha assez puissant
Et doit bondir trois quarreaux quand il bouge,
Du rouge au blanc, et du blanc saulte au rouge.
Et peu souuent tient le pied ferme en terre.

La Royne aprez le plus fort de la guerre,
Va çà et là, puis avant, puis arrière,
Puis à costé, au fort droicte quarriere :
Non en contour comme le cheualier.
Rien ne pourroit cette dame plier,
Marche partout où luy dit son courage :
Mais que nully ne ferme le passage.
Car ne peult-on en ce ieu surpasser,

Et en chemin quelqu'vn dernier laisser.
Aux Cheualiers c'est permis seulement.

Or les deux Roys marchent plus cautement.
Comme ceux là où gist toute esperance
De la bataille, et toute l'asseurance,
Car quand le Roy n'est encore rendu,
Tous ont bon cueur : luy prins, tout est perdu.
Le Roy tous tire auecques sa fortune.
Il pense assis, et à luy faict chacune
Personne honneur : tous le veulent defendre,
Et tous pour luy souhaittent de mort prendre,
Et d'exposer biens, vie et corps pour luy,
Qui n'ha grand soing d'endommager autruy :
Ains seulement se couure et fuit mort proche.
Mais si trop pres quelque ennemy s'approche,
De l'offenser il ha total pouuoir.
Loing diuaguer n'ose pour son deuoir :
Mesme depuis qu'il ha changée place
Le premier coup, auquel où il veult passe,
Vn seul quarreau saulte en vn par chacun,
Soit quand il tue, ou quand ne tue aucun.

Voylà les poincts, voylà les lois qu'ont mises
Ces gens de bien en leurs jeux et deuises.
Et quand Églé le fiffre aux champs flustoit,
Vn gros Triton le tabourin battoit.

Or pour sçauoir qui premier commencer
Doibt ce conflict, Phebus vint à haulser
Sur l'Eschequier vn soldat : qu'il jecta,
Et qui sur vn blanc quarreau s'arresta,
Dont il conuient, ô Phebus qu'acommenses,
Qui le camp blanc gouuernes et dispenses.

Adonc Phebus mist le soldat auant,
Qui de sa Royne estoit tout au deuant,
Et deux quarreaux en vn sault luy fit faire.

Mercure aussi met son soldat contraire
Droit à cestuy : qui en vain se menassent :
Car à costé non tout droict leurs coups passent.
Tost au secours vindrent de toutes pars
Leurs compaignons, tout est plein de soldarts,
Qui soulager s'entreueulent. Au fort
De la bataille encor n'est le plus fort :
Ains vous diriés que Mars parmy les armes
S'en va jouant sans donner grans alarmes :
Encor ne faut que tenter escarmouches,
O braues gens ! ne leur faudroit que bouches,
Parolle et voix, pour faire guerre vraye,
Tant sont mutins dire qui les esmaye
Lors le soldat qu'auoit joué Mercure
Au despourueu d'vn traict fit ouuerture
Au flanc d'vn blanc par temeraire audace,
Et le tua : puis se mit en sa place.
Las le pouret n'auoit veu le truant,
Qui tost occis fut d'vn autre en tuant.

Le cault Mercure alors son Roy logea
A gauche au lieu de son Roc, qu'il rengea
Au lieu du Roy, qu'il fit enuelopper
De maintz soldatz. Lors plus qu'à gallopper
Des deux costez, vont Cheuaux sur main gauche :
Qui brise l'vn, qui l'autre soldat fauche.
C'estoit pitié ceste jeunesse veoir
Meurdrir ainsi, pour faire ne pouuoir
Vn pas arriere. Or tandis que Phebus
Pense à tuer soldatz, faict grand abus :
Car plus hault mal le fin Mercure pense,
De son cheual senestre faire offense
Au peuple blanc, dans lequel tant il passe,
Que d'accabler et Roy et Roc menasse.
Dont aduerty Phebus de secourir
L'eschec du Roy, se plainct de voir mourir
Son pauure Roc sans le pouuoir defendre :

Car luy conuient surtout au Roy entendre,
Qu'il retira vers le dextre costé.
Lors aisément le Cheualier monté
Dessus Bayard donne au Roc mort soudaine
Qui fut grand' perte, estant apres la Royne
Les Rocz du camp les plus fermes bastons.
Adonc ceignit Phebus des Pietons
Le Cheualier contraire : qui moult tremble,
Quand contre luy void tant de gens ensemble.
Fuir ne peult : car la Royne bien fort
De loing luy crie, et le veult mettre à mort :
Mais d'vn rempart de gens est empeschée :
Lequel osté et de luy approchée,
Le tue, et faict de vengeance vn beau coup.
Le peuple blanc s'enhardit tout à coup,
Pleignant au sort voir vn sien costé moindre.
Non plus ne moins que quand deux toreaux joindre
L'on void d'assault au combat, dont l'vn ha
Pas vne corne au coup que luy donna
L'autre et luy fit si deshonneste playe.
Pour s'en venger il surpasse mainte haye,
Lauant son col de sang abondamment
L'air retentist du grand mugissement.
Tel cliquetis font harnois de la bande
Du roc perdu dont Phebus ne demande
Que tout confondre : et sans espargner riens
Faict consumer les autres et les siens.
Il n'ha defect d'art, ne d'experience :
Mais il est prompt, et peu au danger pense.
Mercure est froid, et vn larron plus fin,
Qui faict son cas tousiours visant la fin.
Quand joue vn coup tient l'autre dans sa manche
Et tasche fort contre la Royne blanche.
Dont tout exprez vn Roc ou vn soldard,
Ou vn fol pousse, et le laisse en hazard,
A celle fin que Phebus s'y amuse,
Ne s'aduisant de sa Royne. O grand ruse :

Comme vn passant quand finement alesche
Le gros mastin, qui son chemin empesche :
Auquel presente un pain de main senestre,
Et puis luy rue vn caillou de la dextre.
Ainsi faisoit Mercure ce faulx traistre :
Qui puis faignant de son erreur congnoistre,
Court souspirant ses pieces retiroit.
Ah le Reynard, desia aux flancs tiroit
Le traict du Fol dextre contre la Royne :
A quoi Phebus ne prend garde, mais traine
Vn sien soldat contre la rouge bande
Lors eut Venus vne pitié si grande
De ce meschef, qu'en fit à Phebus signe,
Et l'aduertit comme bonne voisine.
Phebus s'arreste : et tenant en sa main
Le dit soldat, le remist tout soudain :
Et court oster sa Royne de danger.
Mercure crie et ne faict que ronger
Son frein, disant que la Royne est perdue.
Estant des Dieux cette cause entendue,
Sont este fort diuers d'opinions.
Lors dict Phebus. Afin que nous venions
Au poinct, messieurs, quel si grand mesfaict est-ce
De redresser sa main qui par simplesse
Tendoit de haste à trop basse rencontre?
Veu mesmement que nul pacte n'est contre.
Dont si tu veux, ô Mercure, y pouruoir,
Fays telle loy : que qui voudra mouuoir
Vn de ses gens, s'il le touche il ira,
Et du dur Mars les dangers sentira.
A ce des Dieux le conseil s'accorda.
Lors Jupiter vers Venus regarda
Tout courroucé : Mercure n'y print garde :
Mais peu s'en fault que de despit il n'arde,
Et que le jeu ne trouble pesle mesle.
Au fort pensa qu'il vaincroit par cautelle :
Et fit ainsi que si son Fol couroit

Prendre la Royne, et n'estoit pas en droict.
Dont s'aperceut Phebus : et soubriant
Aux assistans va dire : Ah le friant
Comme à larcin ha tousiours sa main preste !
Ta main chastie, ô Mercure, et t'apreste :
Car plus en moy ne trouueras vn sot.
Les Dieux trestous rirent fort de ce mot.
Mercure adonc fit son Fol auancer
Par son deu cours, faignant de n'y penser.
Mais ia Phebus est trop sage et veillant.
Mais ce Mercure en jasant et raillant
Joue des mains : et le meschant et cault
Feroit aller deux ensemble à l'assault,
Si l'ennemy ne tenoit l'œil au guet.

Un rouge Fol s'est mis fort en aguet
D'vn Cheual blanc, qui remarche sa Royne.
Tandis le Roc là contre se pourmeine
Par le palais. Adonc le Cheualier
Voulut le Roy et la Royne lier :
Et franche proye emporter en cuidoit.
Mais ce pendant le fol son arc tendoit :
Puis descocha contre la fiere beste
Quoy qu'vn soldat void, qui mort luy apreste.
Mais telle mort ne luy est peine aucune,
Pour maintenir la liberté commune.
Le trect se tint au ventre du Cheual,
Ou descendit l'acier profond à val :
Choit à l'enuers en terre, et l'air il frappe
Des piedz : et puis sa vie luy eschappe.
Puis ce soldat abbat le Fol : et puis
Luy mesme est pris d'vn autre aussi de buis
Grans chocs se font, et les Folz et les Rocz
Ruent grands coups, et se donnent grands chocz.
Le camp qui fut diuers, tout rouge semble,
Et des grands coups des piedz des cheuaulx tremble.
Ah si ses gens eussent artillerie,

Oncques ne fut plus belle frotterie.
En vn vertu, et fortune conuiennent.
Les uns de prez, les autres loing se tiennent.
Tel chasse autruy, qui puis bien tost s'ensuit.
Non plus ne moins que la grand' mer qui bruit
Par gonflement de la forte tourmente.
Puis va, puis vient, puis descroist, puis augmente,
Pousse et retire en vn moment ses vndes.
Mais plus que vous faict grands playes profundes
La Royne blanche, ains cruelle amazonne
Au seul tetin, qui les soldatz moissonne.
Que vn Fol rouge estant devant son pas,
Et au retour à vn Roc faict son cas.
Elle fou roye à destre et à senestre,
Et faict plouuoir maintz coups, et maintz mal estre,
Tous luy font lieu, tous la fuyent bien fort :
Par coups, par maux s'encourt à belle mort,
En s'asseurant de sa legère fuite,
Va au fin bout du camp : puis revient viste :
Et plus que d'homme ha noble et grand courage,
Et fend la presse, et partout faict passage :
Dont semble aduis que de son glaiue sorte
Roue ou moulin de feu qui tout emporte.
Brief, peu s'en fault que par ire et grand fiel
A guerroier ne prouoque le ciel.
De l'autre part le gouuerneur des rouges
Quasi tremblant vse cousteaux et vouges,
Et de sa Royne implore l'ayde aussi :
Qui comparoist se monstrant sans mercy
Contre ennemis par grand' force et vertu.
Mais quel premier ou dernier faulches-tu,
O vierge Royne? ou quel ne mets par terre?
Rouges et blancs, Folz et Cheuaulx de guerre,
Et les soldatz sont ja presque tous morts.
Qui est celuy qui en seroit recors?
Ou qui a plein les defuncts capitaines
Sçauroit descrire et leurs gloires hautaines?

Tout le camp est de bouys ouuré couuert.
Par quoy plus fort s'est le conflit ouuert :
Et sans esgard, ruent dessus les bandes,
Les gens de pied, de cheual, et les grandes
Roynes ce coup s'en veulent acquiter,
Auec propos de premier ne quicter
L'assault, que soit ou l'vne ou l'autre morte,
Et que leur vie auec le sang n'en sorte.
Mesme la blanche oultre tout par ceans,
Comme Anglois fist la pucelle d'Orleans.
Ce temps pendant de ces peuples les maistres
Tenoient captifs les corps mortz hors des cloistres
Du camp des vifz, auec expresses lois,
Que qui seroit mort ou prins vne fois,
Plus ne viendroit guerroyer en ce monde.

Mars, qui Mercure aymoit d'amour profunde,
Estant assis là près du blond Phebus,
Pensa si point pourroit jouer d'abus
Pour profiter à l'amy qu'il n'oublie :
Tant il songea qu'à la fin il desplie
Secrettement deux captifz trespassés,
Et sur les champs tost les ha redressés.
D'vn rouge Fol et soldat fut l'emblée.
Ces galans cy reprenoient la meslée,
Et menoient mains fort courageusement.
Comme l'on dit, Mars fit non autrement,
Que font Médée ou Alcine sorcieres,
Ressuscitans quelques corps morts n'ha guieres,
Quand par vertu de leurs esprouués charmes,
D'herbes fourgés et mysterieux carmes,
Fourrent dedans faulse âme, voix, et ton,
Huchant souuent Echate et Pluton,
Tant que ce corps marche et prend air celeste.
Vulcan, qui seul auoit compris le reste
De la finesse, à Phebus dit le faict.
Ains luy cria ne souffrir tel mesfaict.

Pasle deuint Mars de se veoir surprendre :
Et à Vulcan promist bien le luy rendre.
Mais grand despit les os à Phebus brusle,
Dont dez ce temps entre eux n'eut onc paix nulle :
De tant l'iniure est du supposé buys.
Lors Jupiter tensa Mars plein d'ennuis,
Mist hors du camp ces deux gaste mestier,
Les faulx coups bien, Phebus en son entier.

Ainsi tous deux ardoient par plus grand' rage
Qu'auparauant de faire mal mesnage,
Et de rechef mettent Roynes es champs,
Tainctes de sang, roulans glaiues tranchans,
Quand par malheur chacune en desaroy
S'est retirée au deuant de son Roy.
Car tost la blanche à la rouge au col saulte,
Et la liura à mort : mais la mal caulte
Receut aussi par derriere aux entrailles
Vn coup mortel d'vn Fol. O funerailles :
Les Roynes sont mortes des deux costez.
Vers qui ont tous leurs tristes yeux jectés,
Pensant courir mediciner leurs dames.
Mais ia auoient rendues les deux ames,
Qu'aux flancs fisché est le fer si tres hault,
Que ia leur cœur le dernier froid assault.
Lors eust on dit par le feminin pleur,
Qu'estoient peris les deux camps, ô malheur !
Les Roynes deux de courage inuaincu
En estat braue ont peu de temps vescu.
Tous d'ordre en deuil hors des camps emportoient
A pleins chariotz les corps qui morts estoient.
Puis viennent tous autour des tabernacles
Des Roys dolents, comme vers leurs oracles.
Tous mesme peur, tous semblable tempeste,
Tous vn deluge ont senty sur leur teste.

Au fort du tout n'est leur force encor seiche :

Encor, y ha aide et jeunesse fresche.
Vn Fol, vn Roc ha Phebus : et autant
En ha Mercure, vn excepté pourtant :
Qu'estant son Roc pieca en beau seiour,
En peu d'honneur fina son dernier jour,
Et comme vain hypocrite de guerre,
Sans resister fut tué ains par terre,
Quictant et vie et armes tout ensemble
D'vn coup de trect d'vn Fol, qui les luy emble,
L'ayant frappé de loing à la poictrine.
Mais son Cheual fait fort superbe mine,
Pour bien seruir encor ! Quant au surplus
Hazard de guerre ha tout mis à non plus,
Et désolés les gens jadis si braues.
Dont maintz souspirs faict Mercure des graues
Et grands seigneurs trespassés de son host.
Bien s'en souuient : perd et prend espoir tost,
Et poulse auant ses bandes ia lassées,
Qui reliqua sont des pertes passées,
Pour veoir si point fortune reparer
Voudroit les maux qu'elle ha faict endurer.
Ainsi son camp marche, et il delibere
S'il peult de nuire en maschant sa colere.
Contre lequel s'esmeult d'autre façon,
Par prompt assault, le Cynthien garson.
Quel piteux veoir las faict ces vieilles bandes,
Et par les champs places vuides et grandes,
Ducs et Barons prins ou meurdris estans,
Et leurs palais sont vefues d'habitans!
Comme aduient quand le laboureur auare
Pour semer bled rend les bois espes rare
De sa cognée, et couppe en toutes pars :
Ce qu'appellons faire aux monts des essars.
Cheus sont hormeaux jadis des forests gloire,
Chaines, cyprez, hectres : et pour mémoire
Ha là laissés quelques arbres meschans
Seuls et sans fruict au soulas des haults champs.

Or chacun Roy faisoit dueil de sa Royne.
Mais le lict vefue à tous deux est en haine.
Pourtant conuient, puisque male fortune
Ha point les leurs, chercher femme opportune,
Quoy qu'est tousiours l'amour premier loyal :
Donc le Roy blanc conuie au lict royal
Quelle que soit des compagnes jadis
De la feu Royne : et lesquelles tandis
Qu'elle viuoit, la seruoient à grand' presse :
Et qui despuis sa mort par grand' destresse
Changées sont en femmes corps et âme,
Voulant mourir pour la mort de leur dame.
Mais tout premier qu'en laisse point monter
A son lict, veult celle experimenter,
Et voir si ha en bon lieu le cueur mis,
Tant que penetre au camp des ennemis.
Car ne sera aucune du Roy digne,
Qui la premier n'aille à l'extrême ligne
Par force et coups veoir le contraire Roy,
De ce les prie, et ainsi faict la loy.
Toutes à coup leurs grandz cœurs arresterent,
Et quant et quant à courir commencerent
Droit par dedans maint ennemy et lance :
Dont plus que point la troisieme s'aduance,
Et trotte gay deuers la dextre corne,
Songeant combien le nom de Royne exorne,
Qui seule peult au Roy durant sa vie
Estre conioincte, et regner sans enuie,
Lors cest espoir laisserent ses compaignes,
Car l'ennemy auoit par les campagnes
Des autres mis embuscade deuant.
Ceste tousiours passe outre, et tire auant,
Qu'honneur et paix aux piedz donnent des ailes.
Le rouge Roy sans faire autres querelles
La laisse aller : car il veult faire aussy
Royne pour luy, qui ait part du soucy :
Et de rechef veult regarnir sa couche.

Ainsi chacun l'vn apres l'autre touche
Sans contredit, dont l'vne est par bon gré,
Ia sur main gauche au quatriesme degré.
Mais trop tardif d'vn sault y est Mercure :
Car ia la blanche est hors de ceste cure,
Ayant atteint le hault siege prospere.
Lors Phebus fit luy porter la grand chere,
Et la tiare, et les sceptres luysans,
Et tous habits aux grand's Roynes duisans.
Grand feste en faict la blanche compagnie.
De quoy Mercure en souspirant renie,
Ne retenant presque les larmes d'œil,
Car à sa garse il ne fault qu'vn cercueil,
Qu'aussi ne soit la Royne. Ah miserable !
Elle void bien le coup espouuentable,
Dont la menasse vn Roc de sa massue,
Si elle va plus auant, dont tressue :
Car quand l'engarde ainsi d'aller au bout,
Ce temps pendant la blanche gaste tout,
D'orgueil qu'elle ha d'estre Royne nouuelle.
Elle foudroye, et romp teste et ceruelle
A qui rencontre : et faict peur mesme es cieux.
Estre voudroient les rouges chassieux,
Ou aueuglés, pour ne voir tels partis,
Ou que la terre eust tous eux engloutis,
Tant ha leur camp destruict et confondu
Ceste homme femme, ou cest homme fendu.
O ceux heureux, qui viuante leur Dame
Sont morts, et on sufflé la virile ame :
Veu qu'ont repos, et n'ont à faire guerre,
Ne veoir ce monstre aller par dessus terre.
O grand fierté d'Espousée nouuelle !
Tous vont fuyant les mains de la cruelle,
Et pres du Roy au grand palais s'assemblent,
Ne plus ne moins que quand les vaches tremblent
Par les haultz monts sentant venir le loup,
Pres du toreau s'assemblent à vn coup

2.

Aide querant, s'entrefrottent les cornes,
Et mugissant font retentir les bornes
Du boys qui rend vn bruit tout enroué,
Tel ont ceux-cy leur cœur mal enioué :
Dont de plus fort la Royne furieuse
Les charge apres : et n'est plus curieuse
Que d'assaillir le Roy dans son palais,
Sans luy donner à se sauuer relais.
Trotte, cour, vole, et n'ha aucun repos.
Mais si eust eu son bon sens à propos,
Pouuoit le Roy ce coup cy rembarrer,
Et du quarreau quatriesme le serrer
Fort par les flancs; et ce fut esté l'heure
Derniere au Roy de la rouge pareure :
Dont à bon droict l'ennemy pleureroit,
Car aisement de ce coup il mouroit,
Sans que nully à son secours peust estre.
Bien l'apperceut Mercure : et pour y mettre
Remede prompt, qui l'ostast de danger,
Crie à Phebus de soudain desloger,
Et tost iouer : que cé coup il ne voye :
Et son esprit rauit par autre voye.
Puis du tarder le temps, en luy disant :
N'ha tu point honte à jouer si pesant?
Quelle paresse! Est-ce ainsi que jadis
Ce bon Joueur t'enseigna pour ses dictz?
Attendrons nous icy jusque à demain?
De ce honteux Phebus dressa sa main
Contre vne garse, et perdit sa fortune.
Mercure crie, et rid jusqu'à la lune :
Et tost secours donne au Roy sur le lieu
Contre la Royne, en mettant au meillieu
Vn Cheualier bien armé : et puis pense
Comment pourra faire au Roc quelque offense,
Qui engardoit la garse de venir
Au lict du Roy, et le hault bout tenir.
Vn Fol tend l'arc, et puis à trauers tire,

Et par les flancs print la mortelle vire
Le poure Roc : qui fit trembler la terre
Du pesant coup, quand mort il cheut grand erre,
Et quand en vain Phebus au Roy s'amuse,
La rouge garse alors de son droict vse :
Et gayement au plus hault reng bondit :
Dont de garse est Royne sans contredit.
Adonc les Roys ayans reprise aleine
Font nouueaux chocz menant chacun sa Royne,
Et quoy que soit doubteuse l'esperance,
Et le hazard n'ait aucune asseurance :
Mercure au fort comme s'il feust certain
Sans faulte nulle auoir le prix hautain :
Ainsi tout aise esclaircist son visage,
Mais j'ay grand' peur qu'il verra autre ouurage.
Ce faulx ne faict que gaudir et jaser :
Et les siens vante, et les blancs veulent gloser.
Quoy reprenant Apollo, luy va dire
Non, non, Mercure, il n'y ha rien que rire
Fortune encor' n'ha faict sa main derniere :
Et vous desia faictes braue maniere.
Mais faictes la lors que vous jouyrés
De la victoire. Au fort vous ne l'aurez.
Car de ma main feray vostre Oye Aragne
Et ce disant met sa Royne en campagne.
Dont tout soudain de rechef se causa
Vn fier assault : car chacun proposa
De ne céder l'vn à l'autre autrement.
Voila donc tout plus courageusement
Pleur et terreur, et image de mort
Sont là par tout. Là les Roys de leur fort
Sortent souuent, et grandz coups se presentent :
Changent de lieu, sont front, et puis s'absentent :
Qui fuit, qui fuit, puis l'vn, puis l'autre aprez,
Puis à leur fort retournent tout exprez
Pour y veiller, et en chasser la peste.
Bien joue icy fortune la moleste

Des conuoiteux espris, et bien faict fendre
Les cueurs qui sont impatiens d'attendre.
La Royne rouge alors grandz maux faisoit :
Mais de cela la blanche se taisoit,
Taschant d'aller droit par secrette voye
Au beau palais du Roy, pour meilleur proye,
Ce qu'elle fit, tuant toute la garde :
Puis veult tuer le Roy, s'il ne se garde,
Dont ce voyant l'autre senglante Royne,
Se retira vers son Roy hors d'alleine,
Laissant son meurtre et dessaing imparfaict.
Mais, ô malheur! las qu'est-ce qu'elle ha faict!
Quand elle veult pour le pays mourir,
Et de bon cueur son bon Roy secourir,
Tout au deuant de l'ennemy s'est mise,
Et d'vne garse absconse ne s'aduise,
Qui seule estoit demeurée des blancs :
Et d'vn poignar frappa la Royne es flancs.
Dont jouyssant des despouilles opimes,
Elle et son nom manda aux bas-abysmes.
O creuecueur, qu'à Mercure ha ce esté!
Dont peu s'en fault qu'il ne soit transporté.
Meshuy est-il sans espoir : et la grace
Des Dieux luy ha du tout tourné la face :
Sa force est cheute. Alors Phebus joyeux
Du bon succès, et du bienfaict des Dieux,
Touche le ciel tant il est hautain d'aise.
Mais au rebours rien n'est que l'autre appaise :
Car n'ha plus qu'vn Cheualier vaillant sage,
Qui pour sauuer son Roy faict plus que rage.
Mais le temps n'ha besoing de tel secours,
Ne de ruade, ou pennade, ou contours.
Car le Roy blanc maistrise la campagne :
Duquel la Royne en sang toute se baigne,
Et du Roy rouge enuironne la tente,
Le menassant de ruine presente.
Au fort auant qu'y paruenir piqua

D'vn fort estoc les flancs du reliqua
De l'autre camp, qui estoit à cheual.
Tost le pouret tresbucha mort aual :
Et beau mourir luy fut de telles mains.
La Royne au Roy lors tira des coups maints,
Qui estoit seul comme la belle estoile,
Quand Aurora les tenebres desuoile
Au jour poignant, faict encores lumiere :
Et au despart est seule et la derniere.
Ainsi est seul ce Roy, sans esperance
D'auoir victoire : au fort faict repugnance,
Et à nully bon gré ne se veult rendre :
Ains chercheroit parmy ennemys prendre
Lieu transuerseux, d'où il ne peult fuir,
Sans que premier on l'eust sceu envahir,
Car lors seroit ce feu nul et sans prix,
Et vain trauail que Phebus auroit pris.
Doncques fuyant ce Roy par vuides lieux,
Va çà et là, fort triste et soucieux
De veoir aussi son beau Regne desert
Mais le Roy blanc vn pas aprez ne pert
En luy laissant neantmoins tousiours place
Pour s'enfuir, jusques que besoing face,
Puis voyant là sa Royne, qui de loing
Le regardoit deuers le dernier coing,
Se mist auprez de l'autre Roy, non tant
Qu'vn quarre entre eux ne demeure pourtant,
Car la loy veult que les Roys approcher
Ne se pourront jusques à eux toucher :
Ains entredeux auront au moins vn large.
Ains le blanc de trois pas l'autre charge :
Et de si prez le fugitif estrainct,
Qu'à s'arrester deuant luy le contrainct.
Et d'vn quarreau en est loing seulement.
Ce que voyant la Royne, hardiment
Court au plus prez exploiter sa fortune.
L'autre ne void d'eschapper voye aucune :

Qu'enclos il est de la Royne et du Roy.
Ne luy fault plus que dire : Eschec à toy,
Fuy t'en Tyran, ce qu'il voudroit bien faire :
Mais est trop prez de l'autre Roy contraire.
Ainsi vaincu et mat est le Roy rouge :
Qui ne pouuant soy bouger ne se bouge.
Lors son estoc tira la Royne blanche,
Et dans le corps le luy mist jusqu'au manche.

Ainsi finist ce jeu par piteux sort :
Mais le tout pleut aux assistans bien fort
Dont ont grandy et ris à l'auantage.
Le blond Phebus remplit tout le riuage
D'aise et de joye : et tant le vaincu presse,
Que de douleur le brusle et de destresse.
Lors Jupiter hucha Phebus le beau :
Et pour guerdon luy donna le flambeau
Perpetuel du rond soleil doré,
Pour le régir par le ciel azuré.
Dont nous voyons qu'il le faict tous les ans
Courir par douze Astres signes luysans :
Et tous les jours tourne en vingt et quatre heures
Ce monde immens : encores qu'aussi seures
Spheres des cieux tournent contre au rebours.
Or bien recors Phebus de ces bons tours
De sa chaleur recrée l'alme terre,
Dont produit fruictz sans fin, et puis grand' erre
Plonge de nuict, ses cheuaux eschauffés,
Dans l'Ocean, d'or et pourpre estoffés :
Et de son hoste il faict les moictes champs
Reluyre tous de ses rayons seichans.
Là cependant qu'il banquette viandes
Donnent manger belles nymphes friandes
A ses cheuaulx Rozes et Ambroisie,
Et Triolet : et mainte herbe choisie
Au bord de mer mettent au rastelier
D'eux bien congneu ; où ilz sont sans lier.

Dès ce temps là, jassoit que le soleil
Par tout ailleurs luist beau, clair et vermeil :
Il fuit, ô Mars, de Rhodope tes rocz,
Hemon, Hebrus, et de Strymon les flotz,
Et les malings et cruelz lieux de Thrace.
Qu'à peine il void, et par despit loing passe.
Des lors par froid roide est la region
Hyperborique, et le Septentrion :
Tant eut de force et iniure et l'abus
Du bouys emblé par Mars contre Phebus.
De là, Vulcan, feut fondé le delict,
Dont Mars marry fit finesse à ton lict :
Ou (soy vengeant) Phebus le fit veoir nu :
Quoy qu'à Venus il feust bien attenu.
De l'autre part Mercure triste accuse
Fées et cieux, et par rochers s'amuse
Errant tout seul : on faict fleuues et larmes,
D'auoir perdu le jeu aux sainctes armes.
O nous heureux si les guerres trop vrayes
Ne faisoient point plus dangereuses playes!
Alors voyans Tritons et Nymphes vagues,
Mesme Ocean leur Roy, croistre les vagues
Des larges pleurs de Mercure et sangloute,
Et la nouuelle Espousée sur toute,
Ont eu du dueil desmesuré pitié,
Et Jupiter prient par amitié
Que quelque chose à ce poure aussi donne,
Pour conforter si dolente personne.
Dont fut content, et octroia qu'il eust
L'heureuse verge, à tout laquelle esmeut
Du profond Stix les nectoyées ames
Quand ont lauez leurs delicts par les flammes :
Et de laquelle il enferme aux enfers
Tous les meschans en prison noyre et fers,
Et à noz yeux donne et oste sommeil.
Mesme quand l'on porte mortz au cercueil,
Fermant leurs yeux de Lethés les arroze.

Puis ailes d'or mit à ses piedz de roze,
Dont fendant l'air les mandemens porter
De son grand pere il puisse et rapporter,
Et au surplus d'absolue puissance
Luy commanda qu'en Italie et France
Deust enseigner ce noble et plaisant ieu,
Ce que fit-il. Et puis aprez vn peu
Le fit descrire au grand Cremonois Vide,
Au nom heureux de s'amye Echequide,
Qui au monde est des Nymphes la plus belle,
Et qu'il vn iour fit femme de pucelle,
Quand seule au lac Fontainebleau passoit
Les cygnes blancz, et rien tel ne pensoit.
Dont luy donna ce beau Bouys qu'auons dit,
Pour vn loyer de l'honneur que perdit,
Et outre plus la dicte paincte table
D'or et d'argent pesante et delectable :
Et puis apres le ieu luy enseigna
Auquel si bien la Nymphe besoigna,
Que d'elle print ce ieu nom et honneur :
Ieu célébré de tout noble seigneur,
Mesme en France et en toute autre part,

Voyla le tout que faché d'vn hasard
J'en sceus chanter gardant nostre maison,
Au bruit de l'eau transuersant sur l'Auson.

FIN

DES FLEVRS DE FRVICT

Rx

